

Société d'Histoire de Huningue-Village-Neuf et de la Région Frontalière

Conférence du 1^{er} mars 2013 au Triangle de Huningue

Bâle et l'Alsace – l'Alsace et Bâle – une histoire entretissée

**Hans-Jörg Renk, historien, rédacteur de la "Elsass-Gazette"
de l'Association culturelle les amis de l'Alsace Bâle**

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais tout d'abord remercier chaleureusement votre Société de l'invitation de vous parler ce soir sur les relations séculaires entre Bâle et l'Alsace et, dans ce contexte, celles entre Bâle et Huningue. En ce qui concerne ces dernières, je me rends compte que je risque de vous raconter des choses que vous savez déjà, étant donné que votre Bulletin contient de nombreux articles à ce sujet, mais j'espère y apporter quelques nouveaux aspects du point de vue bâlois. Il y aura forcément du « déjà vu » ou plutôt du « déjà entendu », mais cela aura au moins le mérite de rafraîchir la mémoire ! En tout cas, ne vous attendez pas à un exposé scientifique, mais plutôt à une causerie historique !

Je suis particulièrement heureux d'être avec vous ce soir, car c'est grâce à votre Société que j'ai renoué, après de longs séjours loin de notre région pour des raisons professionnelles, avec Huningue et à travers elle, l'Alsace. Mes premiers contacts avec votre Société remontent en effet à 2007, lors de l'exposition que vous aviez organisée cette année-là pour le tricentenaire de la mort de Vauban à l'Eglise de Garnison. Suite à un article que j'avais écrit sur cette exposition dans la « Elsass-Gazette » de l'Association culturelle les amis de l'Alsace Bâle, un des fondateurs de cette association, Georges Bienz, mon ancien prof de géographie et d'histoire au lycée de Bâle, me parla du fondateur de votre Société et de votre Musée, Lucien Kiechel, qui était son ami et avec qui il allait de temps à temps déjeuner au « Tivoli ». Il me prêtait ses livres sur Huningue qui devenaient pour moi une source précieuse sur l'histoire de la ville et en

2008, l'année où Lucien Kiechel aurait pu fêter ces cent ans, j'écrivais un article sur lui dans la « Elsass-Gazette ». Je sais qu'il n'est pas bien vu de se citer soi-même, mais je voudrais me permettre de faire une petite exception et vous lire la dernière phrase qui je pense caractérise assez bien ce que Lucien Kiechel a fait pour votre ville : « Er hat Hünigen seine Geschichte zurückgegeben. » Chaque fois que j'allais déjeuner au « Tivoli » avec Georges Bienz, il évoqua ses souvenirs de Lucien Kiechel et un jour, après un de ces déjeuners, nous nous arrêtons devant sa maison au bord du Rhin pour une minute de silence en sa mémoire. J'ai trouvé que cet endroit juste en face du « Dreiländereck » était symbolique pour cet homme qui se sentait à l'aise dans les trois pays et qui a fait beaucoup pour que les voisins se connaissent et s'entendent mieux. Georges Bienz nous a malheureusement aussi quitté il y a quelques années, mais je m'imagine que dans l'au-delà, Lucien Kiechel et lui continueront leurs échanges historiques et géographiques...

Depuis lors, d'autres contacts m'ont rapproché avec Huningue, surtout avec André-Paul Weber, un des co-fondateurs des Amis de l'Alsace, et dont j'ai eu l'honneur de traduire son dernier livre, mais aussi avec votre Maire Jean-Marc Deichtmann et son Adjoint Christian Keiflin, autour d'un projet dont je parlerai tout à la fin de mon exposé que voici:

Si j'ai choisi l'adjectif « entretissé » pour caractériser notre histoire, c'est parce qu'entre Alsaciens et Bâlois, nous sommes effectivement issus du même tissu, géographique, historique, culturel, linguistique – et même climatique. Nous partageons les mêmes origines : Les premiers « Bâlois » dont nous avons connaissance grâce à des fouilles archéologiques étaient des Rauraciens celtiques qui habitaient un village que les Romains appelaient Arialbinum et qui se trouvait tout près d'ici, sur l'actuel Voltaplatz de Bâle, à quelques centaines de mètres de l'endroit où un millier d'années plus tard se situait le village original de Huningue, juste en face de l'embuchure de la Wiese.

A l'époque romaine, nous avons fait partie de la même province, après, nous avons été marqués à jamais par l'arrivée des mêmes Alamans, nous étions ensemble dans le royaume lotharingien hélas trop éphémère, pour nous retrouver dans le même Saint-Empire germanique et dans le même évêché, celui de Bâle dont il sera question tout à l'heure.

Bâle : Concile, Humanisme et Réforme

Puisque je n'ai pas le temps de résumer 2000 ans d'histoire en une heure, je saute à pas de géant au beau milieu de l'époque pendant laquelle les relations entre Bâle et l'Alsace ont probablement été les plus étroites de leur existence, en commençant par l'année 1431 : Cette année-là, Bâle se préparait à accueillir le Concile qui allait durer, avec quelques interruptions, jusqu'en 1448. L'initiative de se réunir au bord du Rhin ne provenait pas de Bâle, mais de Rome, et le choix du lieu était dû à des considérations géopolitiques, Bâle étant à égale distance des puissances politiques de l'époque. Elle disposait en plus du seul pont sur le fleuve entre Constance et Mayence, le prédécesseur de la Mittlere Brücke de nos jours. Avec ses quelque 10'000 habitants, la ville ne se croyait pas en mesure d'héberger une assemblée de cette taille pour une durée imprévisible, mais elle n'allait pas le regretter, comme nous le verrons. Un jeune secrétaire épiscopal d'origine italienne, Enea Silvio Piccolomini, que son supérieur, le Cardinal Guiliano de Cesarini, futur président du Concile, avait envoyé à Bâle pour préparer le terrain, écrivit à ce dernier une description très détaillée de la ville, y compris la beauté un peu rondelette de ses femmes. Voici les mots de Piccolomini pour situer Bâle : « *Ea est in Elsatica Regione, medium fere inter utrasque tenens.* » (« Elle se trouve en région alsacienne, au milieu des pays de chaque côté). Bâle, qui à l'époque n'appartenait pas encore à la Suisse, était effectivement une ville alsacienne ; son évêché couvrait pratiquement l'ensemble de l'actuel département du Haut-Rhin. Or l'évêque avait déjà perdu une bonne partie de son pouvoir politique, contesté par les citoyens de Bâle, les commerçants et leurs corporations, de sorte qu'il exerçait aussi en Alsace du Sud surtout son pouvoir spirituel. Le pouvoir temporel était, comme vous le savez, dans les mains des Habsbourg, à l'exception des villes de Colmar, de Mulhouse – et de Bâle.

Bâle, ville libre de l'Empire depuis le début du millénaire, était coincée entre les deux centres historiques des Habsbourg, l'Alsace et l'Argovie, et se sentait toujours menacée. En effet, Rodolphe de Habsbourg avait assiégé la ville en 1273. Elle était sur le point de tomber entre ses mains, lorsqu'un heureux hasard la sauva: En plein siège, Rodolphe fut élu empereur et devint ainsi, au moins formellement, seigneur de Bâle sans devoir l'occuper...L'intérêt des Habsbourg pour Bâle n'était pas seulement dû à l'ambition de réunir leurs territoires dispersés. Il venait sans doute aussi du pont de Bâle, construit en 1225 qui ouvrait la voie vers le col du Saint-Gothard, la nouvelle transversale alpine, la plus courte entre le nord et le sud de l'Europe centrale. Le combat pour le contrôle de cette importante voie stratégique fut aussi à l'origine de la Confédération suisse, mais c'est une autre histoire...

Revenons en 1431 : Piccolomini décrit Bâle comme une ville moderne. La plupart des bâtiments avaient moins de 70 ans, puisque Bâle avait été presque complètement détruite par le terrible tremblement de terre de 1356 qui avait aussi ravagé une grande partie du Sundgau. La ville reconstruite s'était dotée d'un deuxième mur avec sept portes dont la plus grande et la plus belle, le Spalentor, donnait tout naturellement sur l'Alsace. La porte du Rhin, qui gardait la tête de pont du côté rive gauche et qui a malheureusement disparue, comportait une peinture murale montrant un chevalier se dirigeant en aval, ce qui illustre bien que Bâle était alors clairement tournée vers le Nord et méritait son appellation de ville alsacienne ! Et s'il fallait encore une preuve supplémentaire de « l'alsacianité » bâloise : Piccolomini écrit qu'il y avait des nids de cigognes sur beaucoup de maisons et que ces oiseaux étaient considérés comme inviolables. Bâle dépendait en outre de l'Alsace pour nourrir sa population, surtout en blé et en légumes, sans oublier le vin !

Au temps du Concile, Bâle fut pendant des années, en quelque sorte, le centre du monde chrétien. Cette assemblée, la plus importante du Moyen Age finissant, avec ses milliers de participants, donna un essor formidable à la ville, tant économique que culturel. Economique parce que la forte consommation de papier d'une conférence internationale – et cela n'a pas changé depuis lors ! – fit naître une industrie nouvelle.

Et culturel, car le Concile, avec la présence de personnes savantes pendant de longues années, créa une université éphémère qui s'arrêta avec lui en 1448. Du coup, la demande de papier chuta rapidement et la toute jeune industrie qui en dépendait connut sa première crise. Mais, comme en 1273, un heureux hasard vint en aide aux Bâlois. Dix ans après la fin du Concile, en 1458, Enea Silvio Piccolomini était élu pape sous le nom de Pie II. Les édiles de Bâle envoyèrent immédiatement une délégation à Rome pour lui demander le privilège de pouvoir ouvrir une « vraie » université. Et c'est en ce moment où commence l'influence alsacienne qui allait marquer la vie intellectuelle de Bâle pour les décennies à venir, car le document qui appuya cette demande fut rédigé par un Alsacien d'origine, Heinrich von Beinheim, devenu citoyen de la ville en 1437. Pie II accorda le privilège, non seulement à cause du bon souvenir qu'il avait gardé de son séjour bâlois, mais aussi avec une arrière-pensée politique. Il voulait faire concurrence à l'université de Fribourg en Brisgau fondée quelques années auparavant par les Habsbourg dont il voulait limiter l'influence dans la région du Rhin supérieur. Heinrich von Beinheim est malheureusement mort peu avant l'ouverture de l'université en 1460. Hans et Werner Flachsland, également d'origine alsacienne, prenaient sa relève et devenaient des promoteurs essentiels de l'université pendant ses premières années, Hans en tant que maire de la ville, et son frère comme haut fonctionnaire auprès du Pape. Peter von Andlau, encore un Alsacien, Chapelain de la Cathédrale, devint en 1460 le premier professeur de droit canonique et, dès 1471, recteur de la jeune université. La même année, un autre Alsacien, Johannes Geiler von Kaysersberg, devint à la fois professeur de la faculté des arts et de la faculté de théologie et prédicateur à la cathédrale. Il était né à Schaffhouse, qui devait rejoindre la Suisse en 1501, en même temps que Bâle, mais il avait grandi à Kaysersberg, d'où son nom. Après la fin de son activité académique à Bâle, il devint prédicateur à la cathédrale de Strasbourg. Bon nombre d'étudiants venaient aussi d'Alsace, qui ne possédait pas encore d'université, celle de Strasbourg datant de 1538 seulement.

Mais l'université n'était pas le seul pôle d'attraction pour les intellectuels de tous horizons, et notamment alsaciens, qui ouvraient le chemin vers l'humanisme et plus tard vers la Réforme. Peu d'années après la fondation de l'université, dès 1468, Bâle

disposait de sa première imprimerie. Elle doit peut-être son origine à un des collaborateurs de Johannes Gutenberg, mort cette même année. La présence de l'industrie du papier, revitalisée après la création de l'université, facilita l'installation de cette nouvelle activité. Entre 1470 et 1520, Bâle comptait environ 70 imprimeries. Parmi leurs propriétaires, il y avait des noms aussi connus que Thomas Platter, Johannes Amerbach et Johann Froben. C'est grâce à l'imprimerie, plus encore qu'à l'université, que la ville devint un centre de l'humanisme rhénan. Entre les deux institutions se développa une sorte de symbiose qu'on peut illustrer avec une des personnalités les plus brillantes de son temps, le Strasbourgeois Sébastien Brant. Il commença ses études à l'université de Bâle en 1475, y devint docteur en droit en 1489 et, seulement deux ans plus tard, doyen de la faculté de droit. Pour compléter ses revenus universitaires qui ne devaient pas être très élevés, il travaillait comme correcteur et éditeur auprès de l'imprimeur Froben qui, en 1494, publia son « Narrenschiff » dans lequel il fustigea toutes les faiblesses de l'être humain. Cette « Nef des Fous » devint un vrai best-seller, traduit en plusieurs langues, et dont le tirage ne fut dépassé que trois siècles plus tard par « Die Leiden des jungen Werther » de Johann Wolfgang Goethe. Les illustrations du « Narrenschiff » sont l'œuvre du fameux Albrecht Dürer, qui passa ses années d'apprentissage à Bâle et se lia d'amitié avec Brant avec qui il travailla main dans la main, l'un écrivant et l'autre faisant les illustrations quasiment en parallèle. Si celles-ci ne portent pas encore la fameuse signature « AD » de Dürer c'est qu'il n'était pas permis aux apprentis de signer leurs oeuvres. Geiler de Kaysersberg était tellement enthousiasmé par la « Nef des Fous » qu'il s'en inspira pour ses prédications à la cathédrale de Bâle, en le parcourant de chapitre en chapitre pendant une année entière. Est-ce que « La Nef des Fous » aurait aussi inspiré le « Laus stultitiae » (« Lob der Torheit » ou « Eloge de la Folie ») d'Erasmus de Rotterdam, dont la première édition fut imprimée à Paris en 1511 ? Nous ne pouvons que le supposer, mais ce qui est certain, c'est que le plus connu des humanistes fit une première escale à Bâle en 1514, lors d'un voyage à Rome, dans le seul but de rencontrer l'imprimeur Froben à qui il confia la deuxième édition de son livre qui fut suivie par cinq autres en autant d'années.

La symbiose entre université et imprimerie, à laquelle il faut ajouter comme troisième pilier l'Église, vaut aussi pour deux autres professeurs alsaciens qui ont marqué l'université dans les années avant la Réforme bâloise: Wolfgang Fabricius Capito de Haguenau fut professeur de théologie entre 1515 et 1520. Durant cette période, il publia à Bâle, entre autres, une grammaire en hébreu, avant de regagner Strasbourg où il devint un des promoteurs de la Réforme. Son successeur à l'université fut Conrad Pellican de Rouffach, arrivé à Bâle dès 1502, où il publia chez Amerbach les oeuvres complètes de Saint-Augustin. Comme Capito, il était un proche d'Erasme qui séjourna longuement à Bâle, mais les deux Alsaciens se brouillèrent avec l'humaniste de Rotterdam sur des différences d'interprétation de l'Eucharistie. En 1523, Pellican fut nommé professeur de théologie, en même temps que Johannes Hausschin, mieux connu sous son nom grécisé, Johannes Oecolampad. Ce futur réformateur de Bâle ne venait pas d'Alsace, mais d'Allemagne du Sud, et sa mère était Bâloise. Mais un de ses plus proches collaborateurs était Alsacien, Thomas de Gerfalck – ou Geyerfalck – natif de Munster. En 1529, année de la réforme de Bâle, ce puissant prédicateur devint pasteur de la paroisse Sainte-Elisabeth, puis de la cathédrale de Bâle. Quant à son maître Oecolampade, il quitta la ville au moment même de la Réforme qui, à son avis, était allée trop loin, avec la destruction des statues dans les églises, le « Bildersturm ». Il ne fut pas le seul à parvenir à cette conclusion : Erasme avait quitté Bâle un an plus tôt, avant d'y revenir quelques années plus tard – pour mourir. Ceux qui avaient préparé la Réforme étaient dépassés par elle. Ils partageaient ainsi, toutes proportions gardées, le sort de bien d'acteurs de la Révolution française...

Une troisième personnalité, cette fois à nouveau un Alsacien, avait quitté Bâle peu avant les deux autres, car il ne supportait pas non plus les querelles religieuses qui précédèrent la Réforme et dans lesquelles se confrontaient, en termes modernes, fondamentalistes et pragmatiques. Il s'agit de Beat Bild, plus connu sous son nom latinisé Beatus Rhenanus, dérivé de son village d'origine, Rhinau, entre Sélestat et Strasbourg. Comme Erasme et Oecolampade, il souffrait, parce qu'il savait que la

Réforme de l'Eglise, inévitable, se ferait au prix de l'unité des Chrétiens. Il était venu à Bâle quelques années avant Erasme, pour gagner sa vie dans les ateliers de l'imprimeur Amerbach chez qui il résida aussi. Il se lia d'amitié avec Erasme qui voyait en lui son *alter ego* et qui écrivit que les deux étaient « ein Herz und eine Seele » (un coeur et une âme). Contrairement à Capiton et Pellican, Beatus Rhenanus ne se brouilla pas avec le Hollandais et lui resta fidèle même après sa mort, en éditant ses oeuvres complètes. L'oeuvre principale de Beatus Rhenanus lui-même, « Rerum germanicorum libri tres », une histoire de l'Allemagne en trois volumes, parut en 1531 à Bâle, non pas chez Amerbach, mais chez Froben. Beatus Rhenanus laissa une trace visible à Bâle, une inscription latine en l'honneur du supposé fondateur romain de la ville, Munatius Plancus. Elle était apposée sur le mur d'une maison, place du Marché, maison qui a été détruite depuis. Mais le texte de Beatus inspira l'inscription qui figure sur le monument de Munatius qui domine de nos jours encore la cour de la mairie de Bâle.

De la fondation de l'université à la Réforme, en passant par l'imprimerie, il y eut donc une continuité, à laquelle les Alsaciens contribuèrent fortement. Sans eux, Bâle ne serait pas devenue cette ruche bourdonnante gravitant autour d'Erasme, durant le siècle de l'Humanisme, et Bâle n'aurait pas eu ce rayonnement. Sans leur apport, il n'y aurait peut-être même pas eu de Réforme. Ce qui est étonnant, c'est que cette continuité ne fut en rien affectée par les bouleversements politiques et militaires de cette époque, des guerres de Bourgogne, en passant par le « Schwabenkrieg » de 1499 - qui amena les Bâlois à opter définitivement pour la Suisse en 1501 - jusqu'aux guerres d'Italie avec la bataille de Marignan de 1515, qui mit fin aux ambitions territoriales des Confédérés. Les appartenances politiques jouaient un rôle bien moindre que les différences confessionnelles que la Réforme et ses suites allaient creuser. Il me semble en tout cas que la Réforme de Bâle, qui doit tant à l'humanisme, fut aussi le début de sa fin, et en même temps la fin de l'époque durant laquelle les relations spirituelles avec l'Alsace furent les plus intenses. Le clivage confessionnel créa une distance entre la Bâle protestante et l'Alsace, restée catholique, sauf Strasbourg et Mulhouse. Les contacts avec ces deux villes restèrent intenses, surtout avec Mulhouse, alliée (« zugewandter Ort ») de la Confédération depuis 1515. Mais, malgré ses affinités, Bâle se tourna de

plus en plus vers les villes protestantes de Suisse, Zurich et Berne.

Huningue et Bâle, de Johann Rudolf Wettstein à Peter Ochs

Cette époque trouble des premières décennies du 16^{me} siècle est aussi le début des relations connues entre Bâle et Huningue : En 1521, les Habsbourg qui contôlaient pratiquement tout le Sundgau, dont Huningue, avaient besoin d'argent et demandaient un crédit aux Bâlois qui le leur accordèrent, mais en prenant Huningue en gage qui devint donc, au moins juridiquement, une commune bâloise et, puisque la religion était liée au statut juridique, protestante. Cet arrangement n'avait rien d'extraordinaire à une époque où la notion de souveraineté n'avait pas encore de connotation nationale: C'est ainsi que Michelfelden, aujourd'hui un quartier de Saint-Louis, est restée une exclave bâloise depuis le Moyen Âge jusqu'à la Révolution française. Le statut bâlois de Huningue ne dura pas aussi longtemps et se termina après exactement cent ans. En effet, en 1621 les Habsbourg insistaient pour récupérer Huningue, car entretemps, la Guerre de Trente Ans avait commencé et Huningue était considéré comme un endroit stratégique pour construire un pont sur le Rhin afin de raccorder les territoires autrichiens des deux côtés du Rhin. Or c'est le Rheingraf Otto Ludwig, général des troupes suédoises, qui utilisa ce pont en 1634 avec 6000 soldats et 14 canons. Huningue fut occupée la même année par les troupes de Bernhard von Sachsen-Weimar qui fit construire une redoute à mi-chemin entre Huningue et Bâle, en quelque sorte le prédecesseur de la future forteresse. Deux ans plus tard, le maire de Bâle, Johann Rudolf Wettstein, entama des négociations avec de Duc afin de récupérer Huningue. Bernard était prêt à céder le village et éventuellement tout le baillage de Landser, mais quand il apprit que Wettstein avait noué des contacts aussi avec les Français, il changea d'avis et céda Huningue à un banquier lyonnais. Wettstein devait se contenter, à défaut du « Grand Huningue » de sa « petite sœur » de l'autre côté du Rhin, Kleinhüningen. En effet, en 1640, les Bâlois vécurent une répétition de la situation de 1521 : Cette fois, ce n'étaient pas les Habsbourg qui avaient besoin d'argent, mais le Markgraf Friedrich V. de Bade, et dans ce cas-là, il n'y avait pas gage, mais carrément vente, et contrairement à Huningue, Kleinhüningen est restée bâloise et donc suisse

sans interruption depuis lors, d'abord comme commune indépendante et depuis 1908 comme quartier de Bâle, la seule incorporation qu'elle a réussie à faire de son histoire.

La Guerre de Trente Ans qui dévasta l'Alsace, mais épargna la Suisse, priva temporairement Bâle de son voisinage alsacien qui n'était plus en mesure de lui livrer son blé, ses légumes et son vin. La ville se tourna donc de plus en plus vers la Suisse, non seulement pour sa sécurité militaire, mais aussi alimentaire. Mais si les liens économiques avec l'Alsace étaient interrompus, les liens humains ne l'étaient pas : Ainsi, Bâle accueillit en 1638 environ 7000 réfugiés alsaciens, ce qui correspondait presque à la moitié de la population de la ville ! Après la fin de cette terrible guerre, Johann Rudolf Wettstein, un des personnages les plus marquants de l'histoire de Bâle, fils d'un vigneron zurichois qui s'était installé dans la ville, était nommé par les cantons protestants de la Suisse pour les représenter aux négociations de paix de 1648 à Munster et Osnabrück avec comme mission d'obtenir la séparation formelle de la Suisse entière de l' Empire germanique. Wettstein profita de cette mission pour obtenir aussi des avantages pour sa ville et essaya une fois de plus de récupérer Huningue. Mais il était déjà trop tard, car la France visait depuis longtemps la frontière du Rhin pour arrondir son Royaume et pour le protéger d'invasions venant de l'autre côté du fleuve. Dans ce contexte, l'importance stratégique de Huningue ne pouvait pas lui échapper. Or pour réussir sa mission principale d'obtenir l'indépendance de la Suisse, Wettstein avait besoin du support diplomatique de la France. Il devait donc se rendre compte qu'il était irréaliste, vu les ambitions françaises, de récupérer Huningue, et encore moins d'obtenir l'ensemble du Sundgau de l'héritage des Habsbourg. Wettstein devait donc sacrifier ses ambitions bâloises sur l'autel de l'intérêt de la Suisse entière. Huningue qui grâce au banquier lyonnais était juridiquement déjà en mains françaises, le devenait aussi politiquement et avec lui le Sundgau. C'était le prix à payer pour l'exemption de la Suisse du Reich, telle la formulation inscrite dans le Traité de Westphalie et estimée équivalente à la souveraineté nationale par les spécialistes en droit international. Pour Bâle, c'était un prix élevé, il l'était moins pour les autres cantons protestants suisses qui n'avaient aucun intérêt à accueillir un canton catholique supplémentaire, car les tensions confessionnelles étaient vives en Suisse et menaient régulièrement à des guerres de

religion qui plus d'une fois menaçaient la cohésion de la Confédération, la dernière fois lors du « Sonderbundskrieg » de 1847, deux cent ans après la paix de Westphalie !

Le même phénomène de rejet d'un territoire catholique se répétait encore plusieurs fois dans l'histoire suisse : Ainsi la majorité protestante du canton des Grisons renonça à la Valteline, aujourd'hui italienne, qu'elle aurait pû récupérer en 1815, et la même année, la Genève calviniste refusa d'arrondir son territoire par le Pays de Gex catholique, se contentant d'un cordon oblique étroit de quatre kilomètres qui le relie au reste de la Suisse. Le même scénario se répéta un siècle plus tard à l'autre bout de la Suisse : Après la Première guerre mondiale, le Vorarlberg autrichien et catholique qui partage avec la Suisse alémanique le même dialecte, voulait devenir un canton suisse et souligna cette volonté par un vote populaire massif auquel répondait un vote tout aussi massif, mais négatif, du peuple et des cantons suisses majoritairement protestants.

A l'élément religieux s'ajouta l'élément linguistique, les cantons francophones ne voulant pas accueillir un canton germanophone supplémentaire qui aurait fait pencher la balance en leur défaveur. Il y a donc, à travers les siècles, une certaine continuité dans l'histoire suisse ! Après 1648, la Suisse a tout de même « conquis » le Sundgau et le reste de l'Alsace, mais d'une autre manière, car comme vous le savez, beaucoup de Suisses émigrèrent dans la région voisine après la fin de la guerre de Trente Ans pour repeupler et reconstruire le pays et s'y établirent pour de bon. Or ils ne venaient pas de Bâle, mais surtout des cantons catholiques de la Suisse centrale. Les liens séculaires qui liaient l'Abbaye de Murbach à la ville de Lucerne et son canton y étaient certainement pour quelque chose.

1648 était donc une année-charnière pour les relations alsaco-bâloises. Bâle faisait désormais partie d'une Confédération souveraine et elle avait un nouveau voisin, la France. Le Rhin était devenu une frontière entre deux puissances, car sa rive droite, à l'exception du Kleinbasel, de Kleinhüningen, Riehen et Bettingen, faisait toujours partie de l'Empire. Bâle était donc coincée entre deux voisins qui malgré la paix de Westphalie n'avaient pas que des visées pacifiques. En effet, déjà en 1677, le général impérial Johann Georg I., Duc de Sachsen-Eisenach – à ne pas confondre avec le partenaire de négociation de Wettstein - fit construire, depuis la rive droite, un pont de bateaux

provisoire sur le Rhin qui servait visiblement à des fins militaires. Cette opération amena la France à mettre en œuvre un plan qu'elle avait déjà eu, mais pas réalisé, pendant la Guerre de Trente ans : Renforcer la nouvelle frontière rhénane par une forteresse à l'endroit même où le duc de Saxe avait placé son pont éphémère, endroit dont Vauban déclara à juste titre qu'il était le seul possible, puisque en aval, le Rhin changeait constamment son cours ce qui rendait la construction d'un pont irréaliste. Les Bâlois n'étaient évidemment pas du tout enchantés de l'idée d'avoir une forteresse devant leurs portes et envoyèrent une délégation, dirigée par leur maire, Emanuel Socin, auprès de Louis XIV. pour le persuader de renoncer à ce projet, évidemment sans succès. Comme consolation, Socin reçut un collier en or avec l'image du Roi... La forteresse, dont les travaux commençaient déjà deux ans après l'intrusion par le Duc de Saxe et se terminaient encore deux ans plus tard, était clairement dirigée contre l'Empire et plus particulièrement l'Autriche qui contrôlait tout le sud du pays de Bade sous le nom de « Vorderösterreich ». Mais elle visait aussi, sans que cela soit dit ouvertement, Bâle, car Louis XIV., tout en étant lié à la Suisse par un traité d'alliance qui lui garantissait toujours un nombre suffisant de soldats helvétiques pour ses campagnes, ne faisait pas confiance en la neutralité armée de la Confédération en cas d'attaque d'outre-Rhin. Il paraît qu'un des canons de la forteresse portait l'inscription « Si tu te remues, Bâle, je te tue », ou, selon d'autres sources : « Si tu bouges, Bâle, je te brûle. » Or la neutralité suisse tenait bon lorsqu'elle était mise à l'épreuve une première fois lors de la bataille de Friedlingen de 1702, quand les Français, durant la guerre de succession d'Espagne, prenaient la forteresse de Huningue avec son pont comme point de départ pour attaquer les Impériaux. Le territoire suisse ne fut pas attaqué, mais servait de refuge pour des troupes françaises qui franchirent la frontière du côté de Riehen pour se protéger.

La suite du 18^{me} siècle fut une époque relativement paisible pour la région du Rhin supérieur, y compris pour Huningue et Bâle, sauf pour les « guerres du saumon » entre les pêcheurs de Huningue et de Petit-Huningue du côté de l'embouchure de la Wiese en 1725 et 1736 dont la deuxième mena à des interventions diplomatiques jusqu'au Roi Louis XV. La neutralité suisse n'était plus soumise à des épreuves jusqu'aux guerres de

la Révolution. Après la première guerre de coalition de 1792, elle permettait au contraire de faciliter les négociations qui aboutirent en 1795 à la paix de Bâle entre la Prusse et la France. Le fait que cette paix fut signée à Bâle n'était pas un hasard, car un Bâlois avait contribué à cette réussite : Peter Ochs, un des politiciens les plus remarquables de cette ville, un digne successeur le Wettstein, même si'il n'avait jamais atteint le rang de maire, car il détenait celui du « Ratsschreiber » presque aussi important. Comme Wettstein, Ochs n'était pas un Bâlois de souche, mais comme on dirait aujourd'hui, un « Suisse de l'étranger ». Il était né à Nantes et avait travaillé à Hambourg avant de s'installer dans la ville d'origine de sa famille. Il parlait donc mieux le Français et le Hochdeutsch que le « Baseldytsch », ce que ses compatriotes lui reprochèrent. Mais ce que les Bâlois très conservateurs de époque critiquaient surtout, c'étaient ses opinions politiques très libérales et sa sympathie pour la Révolution française, au moins après la fin de la Terreur, et ses bonnes relations avec les membres du Directoire, avant tout avec l'Alsacien Jean-François Reubell. C'est grâce à ces contacts privilégiés avec Paris que Peter Ochs a pu jouer un rôle d'intermédiaire en vue de la paix de Bâle, et à la fin de la même année 1795, dans le fameux échange de Marie-Thérèse Charlotte, dite Madame Royale, fille de Louis XVI. et de Marie-Antoinette, contre des prisonniers français détenus par les Autrichiens, parmi eux Jean-Baptiste Drouet, celui qui avait arrêté la calèche royale à Varennes en 1792. Le scénario selon lequel Madame Royale attendait à l'hôtel du Corbeau à Huningue jusqu'à ce que les prisonniers français soient arrivés sur territoire suisse à Riehen, après quoi l'échange pouvait prendre place à Bâle, à la villa Reber devant la porte de Saint-Jean, ce scénario laisse entrevoir la main de Peter Ochs.

Malheureusement, la paix de Bâle était éphémère et n'empêchait pas la reprise de la guerre l'année suivante avec le premier siège de Huningue qui coûta la vie au général Abbatucci et que les Bâlois effroyés observaient de tout près. Mais cet échec ne diminua pas le prestige de Peter Ochs, et déjà un peu plus de deux ans plus tard, il négociait à Paris avec Reubell et un jeune général du nom de Bonaparte dont il avait fait la connaissance en novembre 1797 lorsqu'il était son voisin de table à l'hôtel des Trois Rois à Bâle où Napoléon avait fait escale, venant d'Italie pour se rendre du Congrès de Rastatt. C'est à cette occasion que le futur Empereur avait vu pour la première fois le

Rhin. Le but de l'entretien parisien de Peter Ochs qui résulta de cette rencontre quelques mois après était de faire triompher les idées de Liberté, Egalité et Fraternité aussi en Suisse, en commençant par Bâle. A cette fin, Ochs élaborait à la demande du Directoire une Constitution pour une « République Helvétique », qui devait transformer la Suisse jusqu'alors extrêmement décentralisée en un état tout aussi extrêmement centralisé, selon le modèle français, mais qui apportait l'égalité des droits des citoyens qui n'existait pas dans l'ancienne Confédération. Ochs avait déjà lutté en vain pour cette égalité à Bâle en voulant accorder aux habitants de la campagne bâloise, c'est-à-dire l'actuel canton de Bâle-Campagne, les mêmes droits que les citoyens de la ville. Mais ces derniers considéraient Ochs comme un dangereux révolutionnaire et dénigraient son projet de Constitution comme « Das Ochsenbüchlein ». Il était désormais l'homme politique le plus détesté de Suisse, surtout après l'invasion du pays par les troupes françaises en mars 1798, invasion que Peter Ochs n'avait pas pu empêcher. En avril de cette année, il proclama la République Helvétique dans la nouvelle capitale suisse de Aarau, mais puisque cette république était le résultat de l'invasion française, Ochs était considéré comme un traître à la patrie. Il devenait bel et bien membre du Directoire helvétique, mais déjà un an plus tard, il devait céder sa place à César de La Harpe, qui avait été le précepteur du Tsar Alexandre de Russie, et malgré ou à cause de cela, était devenu un homme bien plus révolutionnaire que Peter Ochs. En Suisse aussi, la Révolution mangeait ses enfants, mais Ochs survécut, et en 1803, après que Napoléon avait donné à la Suisse une nouvelle constitution qui rétablissait quelque peu l'équilibre entre centralisation et décentralisation, il pouvait continuer son activité politique, mais seulement au niveau bâlois. Il gardait quelques fonctions publiques même après 1815 jusqu'à sa mort en 1821 et ressemblait en ce sens à des hommes politiques français comme Fouché ou Talleyrand qui ont aussi survécu tous les régimes de cette époque ! Mais pour les Bâlois et les autres Suisses, il est resté un homme détestable, comme en témoigne une caricature vraisemblablement d'origine suisse que j'ai trouvée au Musée de Huningue et qui montre une sorte d'échafaud avec en bas les mots :

*«Hie faulet auf dem Rabenstein
des grossen Ochsen sein Gebein
O lieber Leser flieh die Stelle
Sonst zieht Dich sein Magnet zur Hölle »*

De ce dédain témoigne aussi le fait que les descendants de Peter Ochs échangèrent encore de son vivant son nom de famille contre celui de sa mère qui s'appelait His, et contrairement à Wettstein que sa ville a honoré d'un pont sur le Rhin, une place et une avenue qui a donné son nom à tout un quartier, Ochs a dû se contenter, cent ans après sa mort, d'une petite rue dans un quartier périphérique. Ce n'est que depuis une vingtaine d'années que des historiens essaient de lui donner la place qu'il mérite. Peter Ochs était lui-même un des plus grands historiens de la ville, et comme tout homme politique sage après sa retraite, il se consacrait à l'écriture. Son histoire de Bâle en huit volumes fait encore référence presque deux cent ans après sa mort.

1815 : Bombardements de Bâle et démantèlement de la forteresse de Huningue

La neutralité suisse avait tenue bon lors du premier siège de Huningue, mais après la bataille de Leipzig de 1813, le scénario que Louis XIV., Louvois et Vauban avaient craint au moment de la construction de la forteresse de Huningue devint réalité : La Suisse, affaiblie par les guerres napoléoniennes, n'était plus en mesure de sauvegarder sa neutralité et en décembre 1813, 80'000 soldats allés, Prusses, Autrichens et Russes, traversaient le pont de Bâle en direction de la France, en commençant par Huningue qui vécut alors son deuxième siège. La neutralité suisse était aussi violée par le fait que l'artillerie alliée tirait sur la forteresse depuis Kleinhüningen. En 1815, le scénario de 1813 se répéta. Le 6 mai de cette année, 75'000 troupes alliées franchirent le Rhin à Bâle, la Suisse ayant entretemps adhéré à la coalition anti-napoléonienne, et Huningue fut assiégée pour la troisième fois. Dans la nuit du 27 au 28 juin, de violents incendies éclatèrent dans divers villages alsaciens, notamment à Bourgfelden qui était presque entièrement détruit par le feu, peut-être comme acte de revanche des alliés après la découverte de quatre soldats autrichiens massacrés dans une cave du village.

Le commandant de Huningue, le général Barbanègre, se revancha à sa manière et dès le lendemain dirigea ses canons sur Bâle. Les obus ne firent que peu de dégâts, mais provoquèrent une grande panique dans la ville qui n'avait plus connu d'attaque guerrière depuis presque un millénaire. Le commandant des troupes alliées, l'Archiduc Jean d'Autriche, frère de l'Empereur, fit communiquer à Barbanègre qu'en cas d'un deuxième bombardement, il ferait détruire autant de villages en Alsace que d'obus français tirés sur Bâle. Barbanègre n'était pas impressionné par cette menace et reprit le bombardement le 1^{er} juillet qui cette fois causa des dommages à plusieurs maisons bâloises. Jean d'Autriche n'était pas en mesure de faire suivre sa menace par des actes, car il était à court de canons. Le 3 juillet, il pria les Suisses de lui venir en aide avec les leurs, mais douze jours s'écoulaient avant que les premiers canons de Zurich arrivaient à Bâle – le chemin de fer n'avait pas encore été inventé – mais sans munition, car celle-ci avait été acheminée par le Rhin, mais le bateau avait fait naufrage ! Le 22 juillet, un armistice fut signé entre les commandants français et alliés qui couvrait aussi Huningue, mais Barbanègre ne s'y tenait pas et quatre jours plus tard, il fit tirer son artillerie à nouveau sur Bâle. Pendant toute une heure, 35 obus tombèrent sur la ville. Une des bombes éclata dans l'air au-dessus du Barfüsserplatz, une autre tomba, sans éclater, à côté du Wildt'sches Haus au Petersplatz – devant l'université d'aujourd'hui – tout près de la résidence un fabricant de soie bâlois qui hébergeait l'Archiduc Jean d'Autriche. Ce dernier, furieux, envoya un messager auprès de Barbanègre qui se déclara prêt à arrêter les bombardements en échange contre une compensation de 250'000 livres en monnaie et 50'000 livres en vêtements. Les Bâlois refusèrent cette offre avec indignation, et un poème que le pasteur Johann Jakob Leucht adressa au conseil de la ville illustre bien l'ambiance qui régna à Bâle après les trois bombardements :

*« Zahlet ihr – ihr stündet auf der Schwelle Eurer Schande !
Schicket doch zurück jenem Corsen – Auswurf aus der Hölle –
Statt des Geldes – den verdienten Strick ! »*

Malgré ce refus, les canons de Huningue ne se dirigeaient plus sur Bâle, et ceci pour de bon. Jean d'Autriche resserra l'étai autour de Huningue à partir du 17 août et les canons – cette fois ceux des alliés, renforcés par des troupes suisses qui avaient entretemps reçu les leurs, y compris de nouvelles munitions - se dirigeaient désormais sur la forteresse qui capitula le soir du 26 août. Vous connaissez tous le fameux tableau d'Edouard Détaillé dont une reproduction se trouve dans votre Musée. Les Bâlois montraient leur reconnaissance envers l'Archiduc Jean en organisant pour lui, le 31 août sur le même Petersplatz qui était encore sous les bombes quelques semaines auparavant, une monstre fête, avec un arc de triomphe improvisé à l'entrée et une piste de danse au milieu de la place, suivi d'un repas dans la cour du Stachelschützenhaus qui existe encore de nos jours, illuminé par des lustres. Au milieu de la cour, sous une immense couronne de lauriers, était assis l'Archiduc, devant lui un modèle du château d'origine de sa famille, la Habsburg dans le canton d'Argovie, tout en sucre. A l'entrée de la salle, il y avait une inscription qui disait :

*« Vorüber ist das Wetter !
Gesegnet sei der Retter !
Vivat Johann ! »*

Curieux retour de l'histoire quand on pense que les Suisses avaient combattu les Habsbourg pendant des siècles ! Et si l'on admet qu' une partie au moins des 600 convives du banquet qui suivit avaient fêté, seulement quatre ans auparavant, la naissance du Roi de Rome, fils de Napoléon, on peut s'étonner de cette interprétation flexible de la neutralité suisse...

Les bombardements bien ciblés avaient touché tous les quartiers de la ville. Puisque beaucoup d'obus explosèrent dans l'air, les dégâts étaient relativement limités, et à l'exception d'un garçon tué par un obus dans la Sankt Johann-Vorstadt, il n'y avait pas de victimes humaines. Malgré cela, le choc était grand et on peut comprendre qu'après cette expérience traumatisante, les Bâlois désiraient à tout prix éviter son retour, en éliminant une fois pour toutes la source de leur malheur. Ils demandèrent donc, par

délégation suisse interposée, au congrès de Paris qui avait pris la relève de celui de Vienne pour régler l'avenir de l'Europe après la chute définitive de Napoléon, le démantèlement complet de la forteresse de Huningue. Cette demande leur fut accordée dans la deuxième paix de Paris à la fin de 1815. Selon l'article pertinent, il était en outre stipulé qu'à l'intérieur d'un périmètre de trois lieues (12 km) autour de Bâle, la construction de nouvelles fortifications était interdite. Lorsqu'avant la Première guerre mondiale, l'Allemagne voulait fortifier le pont de chemin de fer entre Huningue et Weil am Rhein – à l'emplacement de l'actuel Pont du Palmrain – la Suisse lui rappela cet article avec succès. Quant à la France, lorsqu'elle construisait la Ligne Maginot, elle respectait d'emblée le Traité de 1815.

Ce même traité prévoyait en outre que la Suisse devait porter les frais du démantèlement de la forteresse qui s'élevait à 200'000 Francs, une somme considérable pour l'époque que Bâle et la Confédération se partageaient à moitié. Les Bâlois, impatients, n'attendaient même pas la signature du Traité et commençaient le démantèlement déjà un mois avant elle-ci, le 18 octobre 1815, jour anniversaire de la bataille de Leipzig qui était commémorée par 101 coups de canon... Je n'entrerai pas dans les détails du démantèlement, car vous avez pu les lire dans l'article très fouillé de M. Sipp dans la dernière édition du Bulletin de votre Société. Mais je ne cache pas que je ne suis pas fier d'être Bâlois vu les scènes de vandalisme et de pillage qui accompagnaient ce début de démantèlement...

Le Traité de Paris a eu une autre conséquence favorable pour Bâle : Suite à la dissolution de l'Evêché de Bâle en tant qu'unité territoriale par la Révolution française, l'extrémité sud du Sundgau était annexée au Département du Haut-Rhin. Après 1815, elle était attribuée à la Suisse de sorte qu'une douzaine de communes dont Allschwil, Therwil, Reinach et d'autres du Leimental et du Birseck devenaient une partie du Canton de Bâle et ainsi de la Suisse. Ce que Wettstein n'avait pas réussi en 1648 se réalisa enfin: Bâle s'agrandissait pour la première fois de son histoire d'un territoire sundgovien et à majorité catholique. Or, ce « cadeau » inespéré se révéla être un cadeau empoisonné, car seulement quinze ans plus tard, cette même région devint le

point de départ du mouvement qui culmina en 1833, suite à une courte, mais sanglante guerre civile, en la séparation du canton en ces deux parties Bâle-Ville et Bâle-Campagne, séparation qui subsiste jusqu'à nos jours. La révolte des campagnards contre la ville était le résultat de la Constitution bâloise de 1814 qui avait annulé la plupart des réformes introduites par Peter Ochs, et notamment l'égalité des droits entre ville et campagne. Une première tentative de réunification échoua en 1969, lorsqu'une majorité des habitants de Bâle-Campagne la refusèrent en votation populaire. Le « oui » des Bâlois de la ville ne servait à rien car il fallait l'accord des deux demi-cantons. Aujourd'hui, on parle à nouveau de fusion, mais c'est un sujet tout aussi délicat que la fusion des trois assemblées alsaciennes...

19me et 20me siècle : Rapprochement grâce à l'industrie et aux transports

La suite du 19me siècle fut à nouveau une période fructueuse pour les rapports entre Bâle et l'Alsace. Bâle profitait de sa voisine, cette fois grâce aux progrès techniques en Alsace, tels l'extension du chemin de fer entre Strasbourg et Mulhouse, la première « grande ligne » de France dont la prolongation jusqu'à Bâle en faisait aussi la première ligne internationale du monde et de Bâle la première ville suisse à disposer d'une gare, en 1844, une bonne douzaine d'années avant Zurich, Berne ou Genève. L'esprit conservateur de Bâle se montra une fois de plus à cette occasion. On voulait éviter que la gare ne devienne un « cheval de Troie » pour une future invasion et il fut dès lors décidé de construire un mur autour d'elle avec une porte qui était fermée la nuit après l'arrivée du dernier train. A la même époque, Bâle profitait aussi des avancées de la chimie à Mulhouse et de son école de chimie, la plus ancienne de France, ouverte en 1822. Avant la guerre de 1870, Mulhouse – le « Manchester du continent » - était un centre industriel bien plus important que Bâle, et ce sont des Mulhousiens comme Koechlin, Gerber, Durand et Huguenin qui furent à l'origine de l'industrie chimique de Bâle, à tel point qu'un auteur bâlois pu écrire récemment que sans Mulhouse, il n'y aurait pas eu d'industrie chimique à Bâle. Un partenaire de Gerber, Mulhousien lui aussi, contribua ainsi à la construction de la grande fabrique de colorants de Geigy. Grâce aux colorants, l'industrie textile bâloise, qui avait en quelque sorte pris la relève

de celle du papier, trouva un nouvel essor. Les rubans de soie en couleurs devinrent une spécialité bâloise jusqu'à la Première guerre mondiale qui mit fin à ce genre de luxe. La chimie bâloise dut trouver d'autres débouchés, dans les colorants industriels et surtout dans les produits pharmaceutiques. De l'industrie du papier du temps du Concile aux grandes multinationales pharmaceutiques bâloises de nos jours, il y a donc un fil conducteur dans le développement industriel bâlois. L'Alsace y a toujours joué un rôle important, aussi par ses citoyennes et citoyens qui travaillent à Bâle, depuis le milieu du 19^{me} siècle et jusqu'à nos jours.

Après l'annexion de l'Alsace par l'Allemagne en 1871, l'industrie bâloise commença à s'installer aussi de l'autre côté de la frontière, parce que la législation du nouveau Reich de Bismarck forçait des fabricants étrangers de produire en Allemagne s'il voulaient y vendre leurs produits. Des fabriques suisses étaient ainsi construites un peu partout dans la région frontalière, y compris à Huningue qui n'avait pratiquement pas eu d'industrie auparavant. La première usine à s'installer juste au-delà de la frontière était l'entreprise chimique Durand&Huguenin en 1878, sur le site qui était plus tard occupé par Ugine Kuhlmann et encore plus tard par la STEIH, en ce moment en plein démontage. Elle fut suivie en 1897 par la fabrique de textiles Schwarzenbach située plus près du centre ville, et plusieurs autres. Huningue et Bâle se rapprochaient ainsi d'une façon nouvelle, d'autant plus qu'à la fin du 19^{me} siècle, une grande partie des 1600 ouvriers des usines huningoises habitaient en Suisse. Avant la Première guerre mondiale, les flux des frontaliers allaient dans les deux sens, et c'est la raison principale pour laquelle Huningue demanda à Bâle déjà en 1895, l'année même où cette ville inaugurerait sa première ligne de tramway électrique – d'ailleurs sur le modèle de Mulhouse qui avait deux ans d'avance dans ce domaine – qu'une ligne de tram relie Bâle et Huningue.

En parallèle avec Huningue, Saint-Louis avait fait une demande similaire, à laquelle Bâle donna suite en 1900, en même temps qu'à une demande d'Allschwil. Huningue devait encore attendre presque une décennie entière, car les Bâlois considéraient sa demande moins urgente que celle des Ludoviciens. Comme pour consoler les Huningoises de ce retard, leur ville fut connectée au réseau électrique suisse en 1906, en pleine

période d'attente du tram. Malgré cela, Huningue avait une fois de plus l'impression d'être reléguée à la deuxième place, comme en 1844 quand la ligne de chemin de fer Mulhouse-Bâle était construite à travers Saint-Louis et non pas par Huningue. Ce n'est qu'au début de 1909 que le Grand Conseil de Bâle donna son feu vert, après quoi la direction des trams municipaux bâlois et le conseil communal de Huningue élaboraient un contrat qui fut signé le 25 février 1909 par le Bürgermeister Eugen Jung pour Huningue et le 10 mars de cette même année par le chef des finances du canton de Bâle-Ville, le Regierungsrat Paul Speiser, responsable entre autres du tram. Selon ce contrat, Huningue payait la construction du tracé, y compris le fil électrique, sur son territoire. Bâle se chargeait de l'exploitation de la ligne, en mettant à disposition le matériel roulant, l'électricité et le personnel. Il était prévu que les trams circuleraient toutes les 30 minutes et que les premiers départs de Bâle auraient lieu « assez tôt pour que les lieux de travail puissent être atteints à l'heure ». La ville de Huningue devait contribuer 6000 Francs suisses par an aux frais d'exploitation, tandis que les recettes des passagers - qui pouvaient aussi payer en argent allemand - allaient entièrement à Bâle. Mais il se passa encore presque une année jusqu'au début des travaux, car il fallait que du côté allemand, non seulement de Reichsstatthalter à Strasbourg, mais même l'Empereur Guillaume II devaient donner leur accord. Je peux m'imaginer qu'avant de donner le sien, l'Empereur consultait son entourage militaire, car à cette époque avant la Première guerre mondiale, où les tensions entre l'Allemagne et la France montaient de jour en jour, même une ligne de tramway transfrontalière venant d'un pays neutre avait son importance stratégique...La construction de la ligne à une seule voie avec une possibilité de croisement à la hauteur du canal pouvait enfin commencer en 1910. Elle bifurquait de la ligne de Saint-Louis à la hauteur de la Hüningerstrasse et avait son terminus devant la gare de Huningue, à l'actuel triangle boisé de la Place de Soustons. Le 16 décembre de cette année, la ligne fut inaugurée avec une grande fête populaire. Huningue avait rattrapé en une seule année son retard de dix ans sur Saint-Louis, car dans la ville voisine, le tram n'avait pas encore atteint le centre ville. Il s'arrêtait en effet au passage à niveau de la ligne ferroviaire Saint-Louis-Huningue, et ce n'est qu'après l'inauguration du pont de chemin de fer à travers la Rue de Bâle le 1^{er} mai 1911 que le tram pouvait être prolongé jusqu'au centre ville de Saint-Louis. Huningue avait donc

contribué, sans le vouloir, à ce retard ludovicien ! Comme vous le savez, il était prévu de prolonger le tramway huningois jusqu'à Village-Neuf, par un passage souterrain à côté de la gare de Huningue, non seulement pour les passagers, mais surtout pour transporter les produits des maraîchers de Village-Neuf au marché de Bâle. En vue de cette prolongation, le Grand Conseil de Bâle autorisa le gouvernement du canton au début de 1913 à entamer des négociations avec les autorités allemandes, mais l'éclatement de la Première guerre mondiale l'année après mit fin à ce projet qui n'a jamais été repris depuis. Il en est resté pourtant un témoin jusqu'à nos jours, le bâtiment à Village-Neuf qui fait le coin entre la rue du Maréchal Foch et la rue Lina Ritter et qui devait servir de dépôt du tram. Entre les deux guerres, on attachait parfois au premier cours de tram de Huningue à Bâle un wagon de marchandises pour transporter des légumes au marché bâlois.

La ligne de tram de Huningue a été marquée, comme les autres lignes transfrontalières à Saint-Louis et Lörrach, par les deux guerres mondiales du siècle passé. Lorsque les frontières étaient hermétiquement fermées, les trams faisaient la navette séparément des deux côtés, entre la frontière et les terminaux respectifs, et le trafic continu entre Bâle et Huningue ne reprenait que plusieurs années après la fin des guerres, en 1923 et en 1947, respectivement. Durant le demi-siècle de son existence, le tram de Huningue roulait sous pas moins de sept numéros de ligne différents, presque un tiers de tous ceux que les trams bâlois ont connu de leur histoire, et certainement un record. Ces changements fréquents étaient dûs à la volonté de bien intégrer cette ligne dans l'ensemble du réseau. Ainsi, avant la Deuxième guerre mondiale, la ligne prenait son départ, côté bâlois, d'abord au Barfüsserplatz, ensuite à Allschwil, puis au quartier de Gundeldingen. Après 1947, elle faisait la navette entre la Hünigerstrasse et le terminus au centre de Huningue. La réouverture de la ligne cette année coïncidait avec le 14 juillet et les célébrations étaient intégrées à celles de la fête nationale. Mais cette journée des retrouvailles marquait aussi le début de la fin de la ligne huningoise qui ne retrouvait plus jamais la fréquentation d'avant-guerre. Puisque les frais de rénovation du tracé étaient trop élevés, Bâle et Huningue décidèrent en 1961 de remplacer le tram par le bus. L'arrivée du dernier tram le 12 avril de cette année – le même wagon qui avait été

le premier à franchir la frontière en 1947 - donna lieu à nouvelle fête populaire. Même si le tram n'a pas survécu, Huningue est toujours connecté au réseau électrique suisse

Projets transfrontaliers du passé, du présent et de l'avenir

Un autre projet transfrontalier qui naquit à la fin du 19^{me} siècle, presque en même temps que celui du tram, fut celui d'un grand port fluvial dont une partie se situerait près du canal de Huningue, et l'autre à cheval sur la frontière franco-suisse, là où se trouve de nos jours le Novartis Campus. Contrairement au tram, il n'a jamais abouti, et la seule trace qu'il a laissée est une petite rue latérale de la Hüningerstrasse à Bâle qui s'appelle encore de nos jours « Beckenstrasse ». Votre président Paul Bernard Munch a décrit ce projet qui était en avance sur son temps en détail dans son livre sur l'histoire du Canal d'Huningue de sorte que je me limite à le rappeler. Même s'il n'a jamais vu le jour, ce projet binational était peut-être encore dans l'esprit des fondateurs de l'Aéroport de Bâle-Mulhouse, un demi-siècle plus tard, et je peux m'imaginer qu'il a inspiré le projet actuel de « Rheinports » dont il est en quelque sorte le précurseur.

Pour résumer ce tour d'horizon des relations entre Bâle et l'Alsace, on peut donc constater que les deux ont beaucoup profité de leur voisinage, et surtout Bâle qui sans l'Alsace et les Alsaciens – et les Alsaciennes ! – ne serait pas devenue ce qu'elle est. La ville a eu l'occasion de montrer sa gratitude envers sa voisine lors des trois guerres qui ont ravagé l'Alsace entre 1870 et 1945, en accueillant des réfugiés et des enfants alsaciens et en envoyant vivres et médicaments, même si en rétrospective, on doit avouer que Bâle et la Suisse auraient pu faire plus, surtout pendant la Deuxième guerre mondiale, en ouvrant davantage ses frontières pour des réfugiés, mais c'est un chapitre de l'histoire qui mériterait un exposé à part pour lequel il n'est plus temps ce soir. L'Alsace a montré à son tour sa gratitude par des monuments après chacune de ces trois guerres dont le plus connu est le « Strassburger Denkmal » que la capitale alsacienne avait érigé en signe de reconnaissance pour l'aide des Bâlois pendant la guerre de 1870/71 devant la gare de Bâle que les chemins de fer suisses et français se partagent depuis plus de 150 ans. L'inauguration de ce monument au milieu des années

1870 montra d'ailleurs une fois de plus que les Suisses n'étaient pas toujours aussi courageux qu'ils se voyaient eux-mêmes, car pour ne pas froisser les relations diplomatiques avec le nouveau Reich allemand de Bismarck, les autorités fédérales de Berne n'envoyèrent aucun représentant et conseillèrent au gouvernement bâlois de ne pas montrer trop d'enthousiasme pro-Alsacien dans les discours qu'on aurait pu interpréter comme étant pro-français...

Ce genre de retenue ne fut heureusement plus nécessaire en 1918 et surtout en 1945. Ainsi, le 8 mai 1945, 15'000 Bâlois et Alsaciens fêtèrent ensemble la fin de la guerre et le retour définitif de l'Alsace à la France, sur le Marktplatz de Bâle, en chantant la Marseillaise et l'hymne national suisse. Une année après se produisit « le miracle de Blotzheim », l'accord franco-suisse sur la construction d'un aéroport binational sur territoire français, l'actuel EuroAirport Bâle-Mulhouse-Freiburg, aujourd'hui encore le seul au monde qui peut à juste titre se déclarer « international ». L'initiative venait d'ailleurs – une fois de plus – d'Alsace, plus précisément de Mulhouse, l'alliée historique de Bâle et de la Suisse. Sur terre, la coopération prenait un peu plus de temps et il fallait attendre les années 1960 pour que s'installent les premières organisations transfrontalières, en commençant par la « Regio Basiliensis » en 1963, il y a presque au jour le jour cinquante ans. Je suis heureux d'ajouter que le terme « Regio basiliensis » a été inventé par le même Georges Bienz que j'ai mentionné au début de mon exposé. Il avait donné ce nom quelques années auparavant à une publication géographique qui existe toujours et l'accorda à la nouvelle organisation, sans grandes formalités et sans contrepartie autre que la tasse de café au restaurant de la Kunsthalle de Bâle autour de laquelle ce « transfert de marque » s'était fait. Si seulement toutes les opérations de ce genre étaient aussi faciles ! Et je suis heureux de rappeler que le premier homme de contact en Alsace de la « Regio Basiliensis » et de son fondateur Hans Briner était votre concitoyen André-Paul Weber. Sans la volonté de ces deux pionniers et « frères pontifs », comme dirait André-Paul, la coopération transfrontalière n'aurait pas pu prendre son envol en dépit de tous les obstacles sur son chemin.

Je voudrais terminer avec quelques remarques concernant le futur de cette coopération transfrontalière, bien que l'avenir ne soit pas le domaine des historiens. Mais en tant que citoyen de Bâle très attaché à l'idée de la « Regio » dans son sens large, j'observe avec beaucoup de plaisir les nombreux projets dont on discute en ce moment de part de d'autre des frontières, notamment le projet « 3Land » qui fera de Bâle et de ses voisins des deux côtés du Rhin une vraie ville trinationale, probablement la seule de cette taille. Il y a beaucoup de « Dreiländereck » de part de monde, mais je ne connais aucun qui se situe en plein centre d'une agglomération urbaine de plus d'un demi-million d'habitants comme chez nous ! C'est une immense chance et je souhaite que le projet « 3Land » puisse se réaliser, dans l'esprit des pionniers d'il y a un demi-siècle ! Je regrette d'autant plus certaines critiques que ce projet a provoqué à Bâle où il est connu sous le sobriquet assez malheureux de « Rheinhattan » qui le réduit à une série de gratte-ciel, sans tenir compte de son caractère trinational. Je me réjouis aussi des projets présentés début mars par l'Eurodistrict Trinational de Bâle qui prévoient entre autres à nouveau une ligne de tram à Huningue ainsi que les nombreux projets trinationaux d' IBA 2020 (Internationale Bauausstellung). Et je termine par un projet que l'Association culturelle Les Amis de l'Alsace Bâle est en train d' élaborer avec nos partenaires en Alsace et au pays de Bade : Un sentier des poètes le long de la piste cyclable entre Bâle et Huningue et qui continuera de l'autre côté de la Passerelle des Trois Pays, à Weil am Rhein. Ce projet est une fois de plus d'origine alsacienne, car il existent déjà quatre sentiers de ce genre en Alsace, avec des panneaux bilingues, en Alsacien et en Français. Notre projet prévoit des tableaux trilingues, dans le dialecte respectif, en Français et en Hochdeutsch. Nous sommes heureux que ce projet est désormais intégré dans la planification d' IBA 2020 qui en assurera la coordination. Nous espérons qu'il sera une modeste contribution pour que les habitants du « Dreiland » s'intéressent aux langues des voisins et se comprennent mieux, car la compréhension commence par la langue – et les langues !

Merci, Dankeschön, vyyle Dangg !

Sources :

Vertrag zwischen den Basler Strassenbahnen und dem Gemeinderat Hünigen, 25. Februar/10. März 1909, Archiv BVB, Basel

Basel in einigen alten Stadtbildern und in den beiden berühmten Beschreibungen des Aeneas Sylvius Piccolomini, Holbein-Verlag Basel 1951

Theodora von der Mühl : Vorspiel zur Zeitenwende. Das Basler Konzil 1431-1448, Verlag Georg D.W.Callwey München 1959

Lucien Kiechel : Le bombardement de Bâle par Barbanègre précipita le démantèlement de la forteresse de Huningue, Annuaire de la Société d'Histoire de Huningue et de la Région 1960, p. 38-39

Andreas Staehelin (Hrsg.) : Professoren der Universität Basel aus fünf Jahrhunderten, Verlag Friedrich Reinhardt Basel 1960

Lucien Kiechel : J.R. Wettstein, Bourgmestre de Bâle et diplomate helvétique, voulait faire de Huningue une propriété bâloise, Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue et de la Région 1966, p. 26-28

Werner Kaegi : Discordia Concors. Vom Mythos Basels und von der Europa-Idee Jacob Burckhardts, in: Marc Sieber (Hrsg.) : Discordia Concors, Festgabe für Edgar Bonjour, Verlag Helbing&Lichtenhahn Basel 1968 (2 Bde.)

Gustaf Adolf Wanner : Erzherzog Johann erzwingt die Kapitulation Hünigens, Basler Nachrichten 19.8.1972

Lucien Kiechel : Histoire d'une ancienne forteresse de Vauban, Société d'Histoire de Huningue, 1975

Gustav Schaefer : Bomben über Basel, National-Zeitung Basel, ohne Datum (vor 1977)

Beat von Scarpatetti : Politische Präsenz und Grundherrschaft des Bistums Basel am südlichen Oberrhein, aus : Führer zu vor- und frühgeschichtlichen Denkmälern 47, Mainz 1981

René Teuteberg : Basler Geschichte, Christoph Merian Verlag Basel 1986

Alfred Berchtold : Bâle et 'Europe, une histoire culturelle, Editions Payot Lausanne 1990 (2 vol.)

Georges Baud : Le contentieux huninguo-bâlois et la destruction de la forteresse, Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue et de sa Région 1990, p. 101-118

Georges Baud : Huningue et le Traité de Bâle (5 avril 1795), Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue et de sa Région, 1992, p. 47-59

Guillaume Platt : Quoi de neuf, Peter Ochs ? Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue et de sa Région 1992, p. 61-68

Alex Amstein, Rudolf Pleuler, Hansrudolf Schwabe : Basler Tram 1895-1995, Pharos Verlag Basel 1994

Armand Scherer : Le tramway à Huningue, Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue et de sa Région, 1998, p. 169-180

Jean-Robert Rinderknecht : Durant une période troublée 1813-1814, les destins opposés de Bâle et Huningue, Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue et de sa Région 1999, p. 47-78

Dominik Madörin : Das Rollmaterial der Basler Verkehrs-Betriebe, Tram-Bulletin 15, Tram-Club Basel und Eisenbahn-Kurier, EK-Verlag 2003

Yves Bisch : Chronologie d'Alsace, Editions Tableaux Synoptiques de l'Histoire, Le Cannet 2005

Paul-Bernard Munch : Mémoire d'une voie d'eau : le Canal de Huningue, Société d'Histoire de la Hochkirch/Sierentz, Société d'Histoire de Huningue-Village-Neuf et de la Région Frontalière, 2006

Andreas Obrecht : Weltgeschichte im Leimental, Baag Druck&Verlag, Arlesheim 2007

Georg Kreis : Zeitzeichen für die Ewigkeit, 300 Jahre Schweizerische Denkmaltopographie, NZZ Verlag Zürich 2008

Marc Lienhard : Histoire & aléas de l'identité alsacienne, La Nuée Bleue, Strasbourg 2011

Heinz Polivka : Ohne Mulhouse keine Basler Chemie, Elsass-Gazette Basel Nr. 115, Januar 2012

B. Sipp : La destruction de la forteresse de Huningue (traduction d'un texte de Tschamber de 1894) , Bulletin de la Société d'Histoire de Huningue-Village-Neuf et de la Région Frontalière 2012